

Stanley Milgram (1933-1984)



Tous bourreaux ?

N'importe qui est-il capable de supplicier un innocent ? C'est ce qu'a montré, voici plus de cinquante ans, l'expérience sans doute la plus célèbre de toute l'histoire de la psychologie.

Y a-t-il un bourreau qui sommeille dans l'homme ordinaire, comme le suggérait le fonctionnaire nazi Adolf Eichmann durant son procès de 1961 ? Le psychologue Stanley Milgram, de l'université de Yale, se posait, depuis quelque temps, la même question. En 1960, il élabore une expérience appelée à un immense retentissement. Recrutés par petites annonces, des hommes apparemment équilibrés participent à une pseudo-recherche éducative censée déterminer les effets d'une punition sur la mémorisation. Chacun endosse le rôle d'un « enseignant » qui doit envoyer un choc électrique à un « apprenant » chaque fois qu'il se trompe dans la restitution d'une liste de mots. Chaque choc est plus fort que le précédent. Les deux hommes ne se voient pas, mais s'entendent : l'apprenant pousse des cris de dou-

leur. Quand l'enseignant hésite, un expérimentateur garant de la scientificité de la procédure l'encourage à poursuivre. En réalité, les chocs sont factices, et la voix de l'apprenant est préenregistrée.

Une question de contexte

Des psychiatres avaient estimé auparavant que les pseudo-enseignants n'enverraient pas plus de 150 volts, et que seuls 0,1 % de « sadiques » pousseraient le bouton jusqu'à 450 volts, intensité potentiellement mortelle. Or, en réalité, aucun sujet ne s'est arrêté en dessous de 300 volts, et les deux tiers sont allés jusqu'à 450... Pourtant chaque enseignant a subi lui-même une brève décharge électrique réelle, pour lui faire comprendre ce qu'il allait infliger. Il savait qu'à partir de 450 volts, le choc pouvait être extrêmement dangereux. L'apprenant, supposément quinquagénaire et souffrant du cœur, rencontré brièvement au début, le suppliait d'arrêter dès 180 volts, et refusait de répondre à 300, mais l'enseignant continuait à l'interroger et le torturer dans le vide... Milgram mènera dix-

neuf variantes de cette expérience, impliquant plus d'un millier de participants, y compris des femmes. Que peut-on en déduire ? Il semble que la personnalité des cobayes compte peu dans les résultats, mais que tout soit une question de contexte. Par exemple, ce ne sont plus les deux tiers, mais 70 % des sujets qui décochent des décharges « mortelles » si quelqu'un l'a fait avant eux. Et ils sont 90 % à faire de même quand les chocs sont donnés par l'intermédiaire d'une tierce personne. Mais moins de 5 % se prêtent au jeu quand l'apprenant lui-même demande à être électrocuté...

La notion d'état agentique

Dans la lignée d'Hannah Arendt et de sa théorie de la « banalité du mal », Milgram se refuse à considérer l'être humain comme un monstre sadique trahi par ce genre d'expérience. Il juge que ce n'est pas l'occasion, mais le contexte qui crée le larron : la présence d'une autorité scientifique crédible qui donne sa bénédiction et en endosse la responsabilité des risques. La légitimité de l'expérimentateur est primordiale. Car s'il hésite, ou entre

ŒUVRE CLÉ

- **La Soumission à l'autorité,** Calmann-Lévy, 1974.

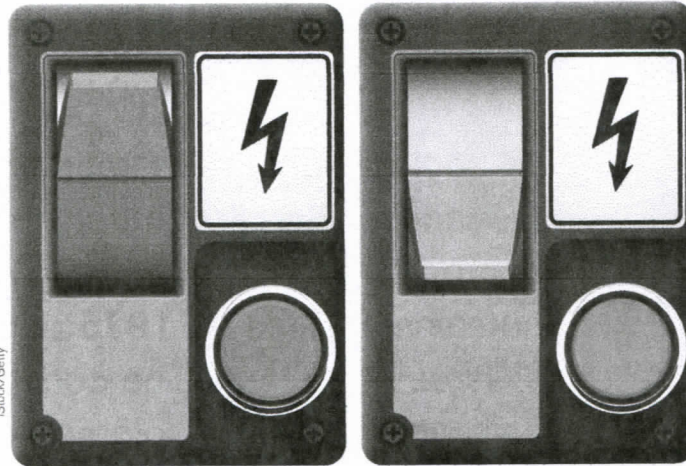
en discussion avec un collègue, les sujets renâclent. L'essentiel est bien là: la soumission à l'autorité ne transforme pas en Terminator implacable, mais en râleur, voire en paniqueur, qui accomplit malgré tout le sale boulot. Milgram forge la notion d'« état agentic », pour désigner cette résignation à n'être plus qu'un instrument.

L'expérience a été répétée depuis cinquante ans, dans différents lieux, et jusqu'en 2006 par la BBC. Non sans débats éthiques récurrents, puisque la confiance des sujets est abusée et qu'ils se découvrent capables de cruauté manifeste. Pour

contourner ces critiques, l'expérimentation a été reproduite avec des apprenants virtuels en images de synthèse. Résultat? Les sujets se comportent comme si leurs élèves étaient réels.

De quoi relancer une série d'expériences, que deux limites soulignées par Milgram lui-même tempéreront toujours: d'abord, tous les individus lambda ne deviennent pas automatiquement des bourreaux; ensuite, difficile de savoir dans quelle mesure une situation de laboratoire est transposable à la complexité des circonstances et des cas de conscience du monde réel. ●

JEAN-FRANÇOIS
MARMION



Stock/Getty

Article paru dans *Sciences Humaines*, n° 213, mars 2010.

Du bourreau soumis à l'effet Lucifer

L'expérience de Stanley Milgram avait donc montré que chacun d'entre nous pouvait devenir un bourreau, par simple soumission à l'autorité. À sa suite, une deuxième expérience célèbre, d'autres études en psychologie sociale et en histoire sont venues appuyer ou remettre en cause la thèse de Milgram.

En 1971, l'expérience connue sous le nom de « Stanford prison experiment » allait dans le même sens. Le psychologue Philip Zimbardo pilota une expérience où des étudiants étaient invités à rester quinze jours enfermés dans un bâtiment. Les uns jouaient le rôle de gardiens, les autres celui de prisonniers. Mais certains gardiens commencèrent, après quelques jours, à brutaliser les prisonniers. L'un d'eux, rebaptisé John Wayne, prend son rôle de maton avec un zèle plus qu'excessif. Au bout d'une semaine, l'expérience doit être stoppée. Pour P. Zimbardo, la preuve est faite: porter un uniforme, se voir confier un rôle dans un lieu inhabituel suffisent à transformer un sympathique étudiant en impitoyable tortionnaire. Il a d'ailleurs publié par la suite un livre (*L'Effet Lucifer*, 2007) dans lequel il revient en détail sur l'expérience de Stanford et y voit une explication à ce qui s'est passé dans la prison d'Abou Ghraib (Irak). En 2004, des soldats américains s'étaient

livrés à des actes de torture sur des prisonniers. D'autres psychologues sont arrivés aux mêmes conclusions pour ce qui concerne le monde de l'entreprise: Wim Meeus et Quinten Raaijmakers, de l'université d'Utrecht (Pays-Bas) ont montré comment des recruteurs peuvent être amenés à détruire psychologiquement un candidat à l'embauche si on leur en intime l'ordre. Mais la question reste de savoir pourquoi on devient si facilement un bourreau. Plus récemment, des chercheurs sont revenus sur l'expérience de Milgram, en se fondant sur l'analyse des commentaires des cobayes, conservés dans les archives de l'université de Yale. Ils en tirent la conclusion que, loin d'être dans un état de soumission, les participants auraient fait au contraire preuve de leur « engagement » dans une étude qu'ils jugeaient utile et vertueuse. Comme l'écrit l'un d'entre eux: « *Heureux d'avoir pu rendre service* »... Alors, le bourreau est-il un psychopathe assoiffé de sang, un exécutant aveugle (thèse de la « banalité du mal »), ou agit-il en toute conscience en pensant faire le bien? Le débat reste ouvert. ● J.-F.D.

À lire

• **Stanford Prison Experiment Slide-Tape Show**

Philip Zimbardo et Greg White, Stanford University Press, 1972.